

Frédéric Pajak

Nietzsche heureux !

Malwida von Meysenbug, qui fréquenta notamment Alexandre Herzen, Richard Wagner, Giuseppe Mazzini et Romain Rolland, fut une amie intime de Friedrich Nietzsche. L'autome dernier, deux livres importants ont été publiés à propos d'elle : sa correspondance avec le philosophe et sa biographie signée Jacques Le Rider. L'occasion d'évoquer un Nietzsche humain, voire trop humain.



Richard Wagner, Friedrich Nietzsche et Malwida von Meysenbug en Italie, en 1876.

MALWIDA VON MEYSENBUG est déjà une dame — elle a cinquante-six ans — quand elle rencontre, à Bayreuth, un jeune homme de vingt-huit ans : Friedrich Nietzsche. Elle est l'amie intime de Cosima et de Richard Wagner, et leur témoin de mariage. Elle est surtout l'auteur des *Mémoires d'une idéaliste*, une œuvre en trois volumes, célèbre dans les cercles éclairés de l'aristocratie européenne et très goûtée par les jeunes filles, adeptes du féminisme balbutiant.

Il y découvre un des thèmes les plus élevés du cœur humain, qui l'exalte au plus haut point : « l'amour maternel sans le lien physique qui relie la mère à l'enfant. »

Dans ses livres, comme dans sa correspondance, Malwida est à la fois confondante de naïveté et résolument mégalomane : « Je voudrais apporter une modeste contribution au travail d'ennoblissement de mon sexe, travail qui doit avoir les conséquences les plus importantes pour la civilisation de l'humanité. »

L'invitation au jeu de l'oie

Quatre ans après leur première entrevue, en octobre 1876, Malwida invite Nietzsche à passer l'hiver sur la presqu'île de Sorrente, dans une pension allemande appelée Villa Rubinacci. Il la rejoint, accompagné de son ami Paul Rée et de son jeune élève Albert Brenner, âgé de dix-neuf ans. Wagner, qui séjourne à cinq minutes de chez eux, plaisante sur Malwida et ses trois « petits garçons ». De la terrasse, au milieu des oliviers, des figuiers et des orangers, on aperçoit tout le golfe de Naples et les colonnes noires de fumée qui s'échappent du Vésuve. Mais de quoi parlent-ils, ces quatre-là, quand ils ne jouent pas au jeu de l'oie — qu'ils appellent la « marelle assise » ?

— Aujourd'hui nous allons lire la défaite de Leonidas aux Thermopyles ! s'écrie Paul Rée.

« Vous m'avez fait une large place dans votre cœur maternel, je ne l'oublierai jamais. »

Friedrich Nietzsche à Malwida von Meysenbug

Chaque soir, il leur fait deux heures de lecture, une avant le dîner, une après : Hérodote, Thucydide, Platon, Montaigne, La Rochefoucauld, Vauvenargues, La Bruyère, Michelet, Stendhal, De Rémusat, Daudet, Cervantes... Sans compter les Évangiles de Matthieu et de Luc, l'arrestation du Christ, et surtout sa crucifixion, les bouleversent : quelle « merveilleuse beauté », quel « achèvement artistique » dans ce supplice ! Et bien sûr, ils discutent des Grecs anciens, de leur tempérament si optimiste, contredit en apparence par leur vision tragique de l'existence. À tous égards, c'est le peuple idéal : héroïque, instinctif, prônant en son sein une rivalité impitoyable, ô combien indispensable à la perfection de la communauté entière.

L'Italie du sud est un pays de vestiges, de *dolce farniente*. Malwida et ses invités dégustent des huîtres toutes fraîches en plein air, en buvant un vin spumante. N'est-ce pas ici le lieu rêvé pour évoquer la patrie d'Ulysse ?



« Les trois garçons » : Albert Brenner, Paul Rée et Friedrich Nietzsche, en route pour Sorrente.

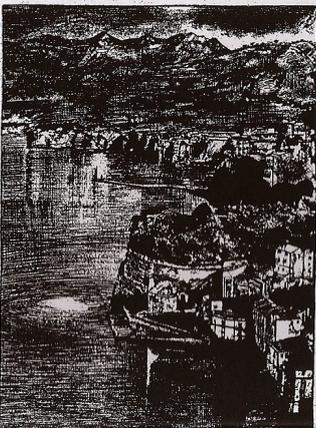
— Certes, mais les merveilleuses légendes de l'Antiquité se sont ici assombries pour devenir des histoires de fantômes, soupire Malwida. Le monde chrétien a tout changé en odeur de pourriture et en civilisation squelettique...

— En effet, renchérit Nietzsche, le christianisme est bel et bien né dans ces catacombes !

Nietzsche en bonnet rouge

Les quatre de la Villa Rubinacci se connaissent à peine. Ils n'ont aucun lien de parenté ni souvenirs communs. Malwida, qui a maintenant soixante ans, tient plusieurs rôles : pour ses jeunes amis, elle est à la fois l'amie et la mère, quand elle n'est pas une sœur aînée et un médecin.

cin. Nietzsche, lui, est constamment malade, en proie à tout instant à des migraines et des maux d'yeux épouvantables. Mais il est heureux. Souvent, il rigole d'enthousiasme. Paul Rée l'amuse et amuse tout le monde. Car c'est un boute-en-train, malgré son esprit rationnel, profondément matérialiste. Son opinion sur l'art de la conversation est catégorique : « Quand on parle, on ennuie les autres, et quand on écoute, on s'ennuie soi-même. »



Jours heureux sur le Golfe de Naples...

Lorsqu'ils quittent la pension pour faire une excursion, Nietzsche tombe parfois sur un piano dans le hall d'un hôtel. Il improvise alors « merveilleusement ». Et même dans une église, il se jette aussitôt sur l'orgue.

Pour Noël, Malwida lui offre un bonnet de soie à longue pointe rouge. « Faire plaisir aux autres est vraiment ce qu'il y a de meilleur au monde » confie-t-elle. Et Nietzsche de lui répondre : « Vous m'avez fait une large place dans votre cœur maternel, je ne l'oublierai jamais. » Lui, le solitaire acharné, gardera longtemps de ce séjour un souvenir ému, empreint de nostalgie. Et Malwida confirmera : « Oui, notre vie à Sorrente a été bonne. »

Quand l'enfant était une œuvre d'art

Le quatuor restera six mois à Sorrente, six mois d'une vie commune « totalement réussie », formant l'impossible idéal d'une famille unie — une sorte de « cloître pour esprits libres ».

Tous quatre sont célibataires. Ils n'ont pas d'enfant et n'en auront jamais. Pour Paul Rée, la seule idée de perpétuer l'humanité et d'accroître le nombre des malheureux est inadmissible. Il terminera sa vie seul, médecin des pauvres en Haute-Engadine, et philosophe méconnu. Malwida éprouve envers lui une grande compassion, et un sentiment très maternel. Elle le soulage tant qu'elle peut de ses dépressions fréquentes, de ses envies de suicide.

Avec Nietzsche, elle est encore plus protectrice. Elle se dévoue jusqu'à lui chercher déses-

pérément une épouse — une épouse « *bu mais riche* », précise Malwida. Bientôt, elle présentera Lou Salomé, avec les conséquences désastreuses que l'on sait.

Quand à Albert Brenner, il s'est attaché à Malwida avec un « fanatisme filial ». Deux ans plus tard, il mourra de la tuberculose à l'âge de vingt et un ans. En cachette, il écrit de lettres courtes, des nouvelles, qu'il consacre comme ses enfants.

À propos d'enfants, Malwida a une opinion définitive sur la question : il ne faut mettre au monde qu'un seul enfant, et celui-ci sera : tout une « œuvre d'art ».

Plus jeune, exilée à Londres, elle s'était étonnée de la surpopulation dans les classes déshéritées. Elle y voyait une source de malheur et de décadence. Une fois encore, elle songe aux Grecs anciens, à leur faculté de procréer héros, mi-dieux, mi-hommes. L'idéal, pour elle, est la « multiplication du troupeau » : leurs éléments de la société, afin de former une race supérieure. Il y a du *surhomme* dans Nietzsche, sans aucun doute, Nietzsche dresse l'horizon de la « vieille fille », son appel à l'homme supérieur, et cette revendication hantera jusque dans les rues de Turin.

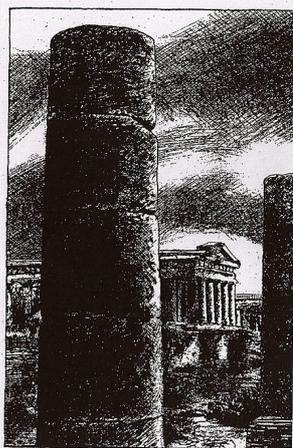
Nous savons aujourd'hui ce qu'il y a de décevant et de funeste dans une telle chimère. Mais qui sommes-nous pour juger ? En vérité, le monde de Malwida et de Nietzsche n'est pas si naïf. La surpopulation qui menaçait alors est devenue partout une fatalité. L'aristocratie dissoute dans une sorte de jet-set décomposé par les liftings, ensevelie dans des villas désertes. Ces fausses élites ne bavardent plus du prix des choses qui n'ont plus de prix. Les rares philosophes qui philosophent en public n'ont ni le temps ni l'envie de patauger dans les répugnances de leurs piscines. L'idée excessive d'un homme parfait ne néglige plus leurs lèvres. Malwida et ses garçons ont un souvenir lointain, un minuscule point noir au bout de l'horizon inatteignable du siècle.

Savourer l'héritage de Jacques Le Rider

En lisant les lettres de Nietzsche et de Malwida, c'est accepter de se perdre encore, et de jouir. ● (À su

Jacques Le Rider, *Malwida von Meysenbug, Une Européenne du XIX^e siècle*, Éditions Bartillat, 2005.

Friedrich Nietzsche, *Correspondance avec Malwida von Meysenbug*, Éditions Allia, 2005.



Les merveilleuses légendes de l'Antiquité se sont assombries pour devenir des histoires de fantôme.

Le Nouvel Imbécile

Février 2006